

Mardi 8 septembre

Jour de rentrée. Cette année, je vais être une maman 100 % exemplaire. J'en suis tout à fait capable. Cette année, mes journées de mère de famille vont se dérouler comme suit :

6 heures : Réveil, douche. J'enfile une tenue stylée choisie la veille dans mon dressing minimaliste (collection capsule) puis j'applique un make-up léger mais sophistiqué, selon les suggestions de Pinterest, terminé par un rapide trait d'eye-liner. Je me sèche les cheveux et je les coiffe en chignon « flou » – toujours en accord avec les diktats de Pinterest – le tout afin de créer un look moderne mais classique, égayé d'une touche perso. Une fois parfaite, je mets de l'ordre dans la maison pour retrouver ce soir un cadre accueillant et serein.

7 heures : Je réveille mes p'tits loups et je leur propose un choix de petits déjeuners équilibrés et faits maison. S'ils peuvent m'aider à confectionner des crêpes/gaufres/œufs brouillés ? « Mais bien sûr ! » (Accepter avec joie.) Rayonner d'amour maternel devant leur petite bouille rouge d'application tandis qu'ils réalisent de concert de délicieuses préparations. Pendant ce temps, je programme au robot cuiseur un bon petit plat pour ce soir.

7 heures 45 : Je demande à mes amours d'enfants d'aller faire leur toilette et de s'habiller, étape d'autant plus rapide et simplifiée que leur uniforme scolaire aura été préparé la veille.

Pendant qu'ils s'habillent, je débarrasse en un clin d'œil la table du petit déjeuner et je mets tout au lave-vaisselle. Je sors du réfrigérateur les bentos sains et nourrissants que je leur ai confectionnés pour midi, à savoir d'amusants sandwiches en

forme de personnages rigolos et un large assortiment de fruits, tous détaillés de façon originale et appétissante.

8 heures : Je brosse les cheveux de Jane et je lui fais des tresses africaines ou toute autre coiffure similaire. Je donne un coup de peigne à Peter et, puisqu'il nous reste dix minutes, je leur lis une charmante petite histoire avant de passer un dernier coup de balai. Les chaussures, les manteaux et c'est parti !

8 heures 25 : Nous allons à l'école à pied, peut-être en chantant des chansons dynamisantes, en faisant un crochet par le parc afin que le chien puisse se dépenser tout son saoul. Je regarde mes chérubins faire les fous dans les tas de feuilles mortes et gambader avec mon adorable chien. Je me rengorge intérieurement à l'idée que le bon air et l'exercice matinal auront stimulé leur jeune cerveau qui pourra ensuite absorber les informations comme une éponge.

8 heures 50 : Je laisse tendrement mes chères têtes blondes dans la cour de l'école avec mille bisous et câlins, et je rentre à la maison d'un pas vif. Puis, une fois le chien couché dans son panier, attendant sagement que sa promeneuse vienne le chercher à midi, je saute dans ma voiture toute propre et je file au bureau.

15 heures 15 : Je vais récupérer mes adorables bouts de chou. Dans la cour, je bavarde agréablement avec les autres mamans, de sujets neutres et inoffensifs.

15 heures 30 : Je donne aux enfants un goûter diététique et nourrissant, incluant peut-être du granola maison. Pendant qu'ils se restaurent, je passe leurs sacs en revue, je parcours avec attention toutes les communications de l'école et je prends bonne note de toutes les requêtes/excursions/manifestations à venir. Éventuellement, je regroupe ces documents dans un dossier avec code couleur pour chaque enfant, afin de les retrouver facilement en cas de besoin. À partir des cahiers de texte, j'établis un planning qui répartit les devoirs sur tous les soirs de la semaine.

15 heures 45 : J'envoie les enfants se changer en vue des activités extrascolaires qu'exige l'appartenance à la classe moyenne britannique.

16 heures : J'emmène les enfants au cours de natation/musique/tennis/danse/jiu-jitsu, selon le cas. Si un seul enfant est pris par une activité, j'en profite pour me ménager un moment de complicité avec l'autre et discuter de sa journée/ses espoirs/rêves/ambitions. Si les deux enfants sont pris par une activité, je consulte mes mails professionnels comme toute femme du vingt et unième siècle qui se respecte.

17 heures : Je surveille les devoirs choisis dans le planning hebdomadaire organisé avec soin.

17 heures 30 : Je sers un repas appétissant, fait maison mais sans effort grâce à mon robot cuiseur. Je me rengorge intérieurement en songeant à la mère parfaite que je suis et j'ai une pensée pour toutes celles qui n'ont pas mon sens de l'organisation au rasoir et mon instinct maternel sans égal.

18 heures : Je fais travailler le piano, réviser les tables de multiplication et les mots à savoir orthographier.

18 heures 45 : J'autorise une demi-heure de jeux sur écran.

19 heures 15 : Heure du bain.

19 heures 45 : Heure du coucher. Je lis aux enfants un chapitre du livre éducatif qu'ils auront choisi.

20 heures : Je savoure une bonne tasse de thé vert en récompense de cette journée satisfaisante et productive.

Cette année, on ne répétera pas les erreurs de l'année dernière où, trop souvent, les journées se sont déroulées comme suit :

5 heures : Je suis réveillée par une galopade de petits pieds dans l'escalier. Je dégringole à mon tour et trouve l'enfant dans le canapé, scotché à son iPad. Je passe un savon à l'abominable petit monstre que je somme d'aller se recoucher, et fissa ! Je regagne mon lit, écumante de rage. Je finis par me rendormir juste avant que le réveil sonne.

6 heures : J'appuie sur la touche « répéter alarme ».

6 heures 10 : Je rappuie sur la touche « répéter alarme ».

7 heures 10 : Je me réveille en panique. Je fonce sous la douche. J'enfile les premières fringues qui me tombent sous la main. Bref moment de désespoir : mon cul a connu une telle expansion que mon slip reste coincé au niveau des genoux. Je me rends compte que, dans ma hâte, j'ai pris une petite culotte de Jane rangée par erreur dans mon tiroir. Je sanglote de soulagement : mon cul n'est peut-être pas un modèle de fermeté ni de minceur, mais je défie toute femme d'âge adulte de mouler le sien dans une culotte taille huit ans. Je me sèche les cheveux au séchoir, tête en bas. Je contemple le résultat avec consternation : avec ma tignasse en pétard, je ressemble à un porc-épic échappé de l'asile. Je m'attache les cheveux avec un élastique Hello Kitty. Je fais comme si le port d'un élastique Hello Killy était un acte *délibéré* de ma part, l'expression de mon individualité unique. Échec.

7 heures 30 : Je descends, je crie à mes p'tits loups de lâcher leurs écrans à la con et de venir prendre le petit déjeuner.

7 heures 37 : Je leur arrache leurs écrans de merde en hurlant que la tablette est définitivement confisquée ! J'exige une fois de plus qu'ils viennent prendre leur petit déjeuner. Les enfants lèvent les yeux, tout surpris, ayant complètement zappé les sept dernières minutes de mon show de Carabosse en vrille.

7 heures 40 : Je balance un paquet de Coco Pops aux enfants. Je fais cesser la dispute autour du jouet en plastique débile trouvé dans le paquet de céréales susmentionné. Je réponds à douze mille questions ineptes telles que : « Qui c'est qui gagnerait dans un combat : l'écureuil-vampire ou le chat-fouine ? » Ou encore : « Ça se mange, les phacochères ? » Je crie : « J'en sais rien, j'en sais rien, je chercherai sur Google, s'il te plaît, arrête de jouer avec la nourriture, mange, allez, on se dépêche, c'est juste un bol de céréales, ça s'avale à toute vitesse, non, s'il te plaît, arrête, tu vas le renverser, oui, attention et voilà, bravo ! Je t'avais bien dit que tu allais le renverser, non LAISSE ÇA maintenant, je nettoierai, allez, DÉPÊCHEZ-VOUS ! »

8 heures : J'envoie les enfants faire leur toilette et s'habiller. Bien que leur uniforme ait été préparé la veille, j'affronte leur

obstination à ne pas le trouver et à prétendre qu'il n'est pas là. Je monte d'un pas martial pour leur désigner ledit uniforme, posé bien en évidence sur la chaise, au même endroit que tous les matins, bordel ! En parallèle, je bricole des sandwiches pour midi et je lance un truc au robot cuiseur, histoire qu'ils aient quelque chose à manger ce soir : spags bolo. Je donne à manger au chien. Je le regarde bâfrer, s'étouffer, vomir. Je nettoie le vomi de chien.

8 heures 20 : Je tente de démêler le nœud gordien qui forme la chevelure de Jane. Je lui explique pour la énième fois que JE NE SAIS PAS FAIRE LES TRESSSES AFRICAINES et je lui fais des couettes à la place. J'écoute Jane répliquer que je suis trop nulle : les mamans de *toutes* ses copines savent faire des tresses africaines, même le *papa* de Tilly Barker il sait les faire, les tresses africaines ! J'endure sa longue diatribe sur sa vie foutue et la totale nullité de son existence si elle doit la passer sans tresses africaines, tout en coursant Peter dans toute la baraque pour tenter d'aplatir les étranges épis qui lui ont poussé sur la tête durant la nuit. Peter m'esquive avec des cris perçants comme si j'allais lui planter des aiguilles dans le corps.

8 heures 35 : Je commence à hurler aux enfants d'enfiler leurs chaussures, leur manteau et de prendre leur sac, vite, vite, vite, VITE ! J'essaie de ne pas écumer *littéralement* de rage (genre bave aux commissures) face à leur regard vide : Chaussures ? Manteau ? Sac ? Connais pas. Un enfant m'informe qu'un billet d'autorisation de sortie hyper-important doit être retourné ce jour même à sa maîtresse. Je fourrage en vain dans des tonnes de papiers et finis par exhumier le document en question. Je rassemble tant bien que mal les 5 livres qu'exige l'école en récupérant les pièces passées entre le dossier et les coussins du canapé, vu que je n'ai qu'un billet de 20.

8 heures 47 : Nous partons enfin pour l'école. Sur le trajet, je houspille les enfants tout en remorquant le chien qui essaie de faire pipi contre tous les réverbères.

8 heures 57 : Je pousse les enfants dans la cour, j'adresse un faible sourire à leur dragon de directrice qui, sous prétexte d'ac-

cueillir les parents, se poste à la grille pour les *juger*. J'empêche le chien de lever la patte sur ses collants couleur chair. Je cavale jusqu'à la maison en marmonnant des excuses à mon pauvre chien, privé de promenade digne de ce nom.

9 heures 07 : Je laisse un petit mot à la promeneuse de chiens : si elle a le temps, peut-elle prolonger la balade de cinq minutes ? Je m'engouffre dans la voiture – c'est quoi, cette drôle d'odeur ? –, je fonce au bureau. Je me maquille en me persuadant que se mettre du gloss en conduisant n'est ni dangereux ni proscrit par le Code de la route. J'essaie de ne pas penser à la zone bombardée que j'ai laissée derrière moi.

15 heures 15 : Je vais récupérer les enfants à l'école. Je papote sans conviction avec les autres parents tout en tentant d'éviter le Gang des foutues-mamans-parfaites, conduites par la plus-parfaite-de-toutes, la parfaite-maman de la Parfaite-Lucy Atkinson. Si possible, je me retiens de commettre un énième impair en société, comme faire remarquer que tel animateur vedette de chaîne jeunesse a une tête de pervers sexuel.

15 heures 30 : Je donne des chips aux enfants tout en m'attaquant au chaos qui règne dans la baraque.

15 heures 45 : J'envoie les enfants se changer pour leurs activités extrascolaires. Je leur démontre les vertus des cours de natation/musique/tennis/danse/jiu-jitsu qui, non, ne sont pas une stupide perte de temps. À nouveau, je les écoute me traiter de mère débile qui leur pourrit la vie. Je leur jure que si j'entends encore une seule fois l'expression « C'est pas juste ! » je ne réponds plus de mes actes. J'explique à Peter que non, je ne monterai pas dans sa chambre pour sentir son pet. Je finis quand même par monter pour dégoter les tenues de sport qui, selon les enfants, se sont une fois de plus volatilisées. Je tente d'aller aux toilettes, découvre un gros étron au fond de la cuvette et m'emporte contre le Chieur Fantôme pendant que les enfants se baladent en slip et petite culotte. Je braille : « On part dans CINQ MINUTES ! » pendant dix bonnes minutes. On me répond une fois de plus que c'est pas juste. Je rétorque

vertement : c'est la vie qui n'est pas juste ! Je me demande à quel moment je vais enfin pouvoir me taper un verre de vin.

16 heures 05 : Dans le vain espoir de faire de mes enfants des êtres à l'esprit sain dans un corps sain, je les emmène contre leur gré se livrer à des activités ridicules et sans intérêt. Si un seul enfant est pris par une activité, j'autorise l'autre à jouer sur son écran, et ce nonobstant mes menaces du matin (confiscation *ad vitam aeternam*), pendant qu'armée de mon téléphone, j'espionne des gens sur Facebook. Si les deux enfants sont pris par une activité, j'ouvre ma messagerie pro, je contemple mes mails avec découragement et je retourne espionner des gens sur Facebook.

17 heures : Je cède à la demande générale et j'accorde une rallonge de jeux sur écran.

17 heures 30 : Je m'aperçois que j'ai oublié de brancher ce robot cuiseur à la con. Je file des pâtes au fromage aux enfants. Je les force à manger un fruit en dessert – tentative dérisoire pour qu'ils fassent un repas équilibré. En cas d'objection de leur part, je cherche « scorbut » sur Google et je leur montre les photos. Je les écoute répliquer qu'ils se foutent pas mal d'attraper le scorbut.

18 heures : Je demande aux enfants s'ils ont des devoirs. Je recueille de ferventes dénégations. J'accepte qu'ils jouent encore cinq minutes sur leur écran. J'ouvre une bouteille de vin. Je tente de remettre de l'ordre dans le chantier qui a un jour été ma belle maison décorée avec goût.

18 heures 30 : Je demande aux enfants d'éteindre leurs jeux et de réviser leur piano/orthographe/tables de multiplication pendant que je passe l'aspi et que je balance dix mille vêtements sales dans la machine.

18 heures 45 : Je me rends compte soudain que les enfants sont étrangement calmes et que la maison ne résonne d'aucune gamme au piano. Je découvre que les enfants ont tout bonnement échangé un écran contre un autre, arguant que je leur ai ordonné d'éteindre leur iPad, mais que je n'ai jamais parlé du reste.

19 heures : J'annonce que c'est l'heure du bain. Les enfants m'expliquent qu'ils ont des devoirs très importants à faire, à rendre pour le lendemain. Je marmonne tous les jurons inscrits à mon vocabulaire. Je fais faire leurs devoirs aux enfants. Je me retiens de leur demander s'ils sont cons ou s'ils le font exprès quand ils prétendent ne plus savoir quel chiffre vient après 3 et suggèrent que C-H-A-T se lit « chien ».

20 heures 30 : Les enfants sont enfin baignés et couchés. Je m'écroule sur le canapé et je me tape le verre de vin que je me suis servi à 18 heures et que je n'ai toujours pas eu le temps de boire. Je grommelle « VDM », à plusieurs reprises, tandis que mon âme se délite un peu plus.

Oui, cette année va mieux se passer, c'est clair, je serai beaucoup mieux organisée. Malheureusement, je n'ai toujours pas fait l'acquisition d'une élégante « collection capsule » et de jolis bentos, je dois encore apprendre à aimer le thé vert, ce truc infect, et je ne maîtrise pas encore l'art du trait d'eye-liner ni des tresses africaines. Néanmoins, je demeure sereine et confiante en l'avenir : ce ne sont que des détails dans mon vaste plan d'ensemble.

Vendredi 11 septembre

VDM. Aujourd'hui, j'ai trente-neuf ans. Je ne veux pas avoir trente-neuf ans. Comment est-ce arrivé ? Quand est-ce arrivé ? Je n'étais pas censée vieillir au-delà de vingt-huit ans max – âge qui déjà me semblait canonique. Et me voilà confrontée à la terrifiante perspective des quarante ans ! Devant moi s'ouvre un avenir de jupes en VPC à l'imprimé « original », voire de foulards « très personnels » si je suis d'humeur audacieuse.

Ma vie sociale se réduira comme peau de chagrin. On me proposera de m'inscrire à un cours de yoga « niveau supérieur » ou à un groupe de lecture pour discuter de livres sérieux et édifiants entre mamans bien comme il faut, pull à col roulé et « foulard très personnel ». Des mamans qui seront toutes

« pompettes » après un verre de mauvais pinot gris et qui me diront des trucs comme : « Rholala... Tu vas vraiment en boire un autre verre ? Tu es courageuse... » tandis que je me mordrai la langue pour ne pas répliquer que non, je ne suis pas courageuse, pas courageuse du tout, même. Quelqu'un de courageux saurait endurer leur caquetage inepte sans l'aide d'un produit anesthésiant. À ce sujet, ce n'est pas un second verre de piquette qu'il me faudrait pour les supporter, toutes ces bonnes femmes, c'est une bouteille de vodka, carrément ! voire une bonne dose de crack. Parce que c'est vrai, quoi ! QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ TOUTES À ÊTRE AUSSI CHIANTES ?

Si je m'abstiens de hurler ce genre de choses aux autres mamans, je serai peut-être invitée à une soirée « vente de bijoux à domicile » qui me permettra de rompre la monotonie des autres réunions. Là, au moins, l'alcool coulera plus librement, histoire d'inciter les participantes à acheter, acheter, acheter. Mais le lendemain, je me réveillerai avec le sentiment accablant d'avoir dépensé 150 livres (que je n'ai pas) en bijoux de pacotille dont je n'ai nul besoin.

Je m'étais toujours imaginé qu'au cas fort improbable où j'atteindrais un jour les quarante ans, je serais devenue une femme du monde, élégante et sophistiquée, parlant couramment français, menant une carrière aussi brillante que lucrative dans l'humanitaire. Une femme cultivée, férue d'art, de littérature et de politique – le genre de femme dont on sollicite l'avis sur la question du Moyen-Orient, dans les soirées entre intellectuels. S'ensuivrait une discussion éclairante et avertie au cours de laquelle la supériorité de mon intelligence s'imposerait à tous.

Aujourd'hui, si on vient me voir dans les soirées, ce n'est pas pour solliciter mon avis, mais pour me demander une clope. Et en vrai, j'ai un job hyper-chiant dans l'informatique – à temps partiel pour coller aux horaires de l'école et m'éviter des frais de garde. Un job qui ne rend pas justice à mes longues et coûteuses études. Dans les périodes les plus dysfonctionnelles de ma jeunesse, il m'est arrivé de vouloir être plus âgée et plus adulte. Qu'est-ce que j'étais cruche à vingt ans !

Aujourd'hui, je trouve qu'être adulte, c'est l'enfer. Je ne veux pas devenir une mémère à la coupe « facile à coiffer », qui « ne vit que pour ses enfants », rivalise d'anecdotes sur ses insupportables rejets et son conjoint (mes enfants font plus d'activités extrascolaires et d'« exploits » que tout le monde, mon mari a le poste le plus important de tous) et se vante de ses vacances toujours plus exotiques.

Je veux abuser du whisky dans des clubs de jazz enfumés, vêtue d'une jupe trop courte, tandis qu'un homme peu recommandable me chuchotera des mots doux à l'oreille.

Je veux un métier intéressant dans lequel je pourrai mettre à profit mon esprit et mon intelligence (il doit bien m'en rester quelque part...).

Je veux connaître à nouveau l'exaltation, la passion et le danger.

Je veux tout plaquer, aller vivre à Paris et tomber amoureuse dans une chambre de bonne (mais sans la misère et la faim).

Cela dit, Simon et les enfants relèveraient sans doute quelques failles dans mon plan et ce, en dehors du fait que je déteste le jazz.

Samedi 12 septembre

En lieu et place du club de jazz enfumé, de Paris, de la chambre de bonne et des hommes peu recommandables, Simon m'a emmenée manger des tapas hier soir, pour mon anniversaire, et j'ai un peu trop picolé. J'ai quand même réussi à cocher les cases « jupe trop courte » et « whisky ». Hélas, le whisky n'était qu'un des ingrédients de mon cocktail, servi dans un bar branchouille et prétentier. De toute façon, je crains que les bars branchouilles n'aient remplacé les clubs de jazz enfumés, maintenant que la cigarette est bannie de tous les lieux publics.

Je me souviens vaguement de m'être écriée : « Branchouillards de mon cul ! » un peu plus fort que prévu. Simon m'a rapidement exfiltrée vers un bar moins m'as-tu-vu

où les consommations étaient servies dans de vrais verres et pas dans des pots à confiture. Il suffit de parcourir la galerie de mon téléphone pour comprendre qu'à ce stade, nous n'avions plus rien à nous dire, vu le nombre de selfies et de photos de cocktail que j'ai publiés sur Facebook, accompagnés de légendes illisibles. Bien sûr, il était près de 23 heures 30 et Simon devait vite rentrer se coucher, sous peine de se transformer en citrouille aux douze coups de minuit. Toutefois, il est à noter que nous avons réussi à trouver au moins un sujet de conversation au cours du dîner, fait remarquable qui m'a évité de publier une pénible photo de mon assiette sur Instagram.

Toujours est-il que ce matin, je me suis réveillée en grande forme, pas peu fière de m'en être tenue aux alcools forts au lieu de faire des mélanges et de me noircir les dents au vin rouge. Futée, la fille ! Hier soir, en tout cas. J'avais dégusté mes cocktails à petites gorgées, très grande dame, tout en élégance et en raffinement.

Mais quand je me suis levée, j'ai moins fait la fière et depuis, mon mal de tête n'a cessé d'empirer. Il m'est vite apparu que j'étais tout sauf futée puisqu'au final, je n'avais pas réussi à éviter la gueule de bois. Au contraire, j'avais même une monumentale gueule de bois ! Mais version « à petit feu », le genre insidieux qui, au réveil, vous fait croire que tout va bien. Du coup, vous entamez votre journée normalement quand, sans crier gare, le truc vous rattrape tel un gorille furieux et vous fracasse le crâne. À partir de là, vous n'avez plus qu'une seule envie : crever.

J'ai l'impression qu'un blaireau m'a chié dans la bouche.

De terribles flash-back de cuite m'ont assailli. Après le cocktail au whisky prétentiard, j'étais passée aux cocktails à base de gin. De fâcheux souvenirs me sont alors revenus. Je me suis revue, en proie au gin triste, en train de sangloter dans le taxi qui nous ramenait, demandant au chauffeur s'il trouvait que j'avais l'air d'une femme qui allait avoir quarante ans dans un an. Je crois qu'il a dit non, mais c'est certainement la peur, plus que la franchise, qui lui a dicté cette réponse.

Ensuite, alors que je priais pour que le marteau cesse de cogner dans ma tête, Hannah m'a appelée pour m'annoncer dans un torrent de larmes que Dan la quittait. Que voulez-vous dire à votre meilleure amie quand elle vous annonce par téléphone que son connard de mari la quitte ? Rien, à part : « Tu veux que je vienne ? » et « Mais non, bien sûr, amène-moi les petits, pas de souci ! »

Hannah est anéantie, bien sûr. De mon côté, je suis très triste pour elle, mais pour être tout à fait franche, personne n'a jamais compris ce qu'elle trouvait à son Dan qui se débrouille pour être à la fois un sale petit tyran domestique et le mec le plus assommant qui soit. Bien entendu, il n'était pas question de lui dire ça – Dan pouvait encore se raviser ou Hannah (dans un accès de folie) accepter qu'il revienne. Mais pour être honnête, cette séparation est sans doute une bonne chose pour elle. À aucun moment je n'ai dit non plus : « Tu peux pleurer un peu moins fort, s'il te plaît ? J'ai une migraine épouvantable et je crois que je vais vomir. » Cela fait-il de moi une bonne ou une mauvaise amie, je l'ignore.

Mercredi 16 septembre

Aujourd'hui, je me suis levée, portée par ma nouvelle résolution d'être une meilleure Maman, plus gentille et plus affectueuse. Résultat, au lieu d'arriver à 8 heures 59 au portail de l'école en braillant, hors d'haleine : « Vite, VITE, DÉPÊCHEZ-VOUS ! VOUS ÊTES EN RETARD, COUREZ ! » – j'étais devant la grille à 8 heures 50. Je suis entrée dans la cour en discutant agréablement avec mes enfants de ce qu'ils allaient faire aujourd'hui et de toutes les amusantes nouveautés que leur réservait ce premier trimestre.

Manque de bol, alors que je faisais gaiement au revoir à mes petits chéris, la foutue-maman-parfaite de la Parfaite-Lucy Atkinson et son Gang des foutues-mamans-parfaites ont fondu sur moi. Avais-je passé de « bonnes vacances » ? Elles me

posent toujours ce genre de questions avec une mine compatissante et un éclat d'acier au fond des yeux. Elles se foutent pas mal que j'aie passé de « bonnes vacances », elles veulent juste me faire savoir qu'elles sont allées en Toscane ou à La Barbade et s'assurer que je n'ai pas séjourné dans un endroit plus chic que le leur. Ça leur permet d'en faire des caisses dans la fausse humilité et de se désoler de ne pas avoir pu prendre de « bonnes petites vacances toutes simples, à la maison » tout en arborant leur bronzage avec jubilation.

Je n'ai pas passé de « bonnes vacances », c'est une évidence. Passer de bonnes vacances suppose de buller dans un endroit décadent, absorbée dans de chouettes bouquins de Jilly Cooper, Penny Vincenze et consœurs, tandis qu'un homme charmant vous apporte des cocktails. Brailler d'une voix avinée : « Simon ! Tu peux bricoler un truc avec le gin Aldi et la bouteille mystère ? » (liqueur ramenée de Malte il y a douze ans et si glauque que nous n'avons jamais osé l'ouvrir) tout en parcourant frénétiquement Netflix à la recherche de quelque chose, *n'importe quoi*, que les enfants n'aient pas déjà vu et qui ne soit pas *Les Boloss* (finalement, ce n'est pas du tout un film pour les enfants, ainsi que l'a démontré Peter en traitant son instit' de « boloss qui prend le bus ! »), ce ne sont pas de « bonnes vacances », non. Mais bien sûr, je n'allais pas l'avouer au Gang des foutues-parfaites.

Du coup, nous sommes retombées dans notre petite comédie habituelle. Elles m'ont demandé si nous étions « simplement restés à la maison », puis elles ont soupiré, épuisées. Pour leur part, elles avaient dû se coltiner leurs nombreux rejets parfaits tout autour du monde : figurez-vous que la nounou avait insisté pour passer une semaine dans sa famille ! J'ai souri, mâchoires crispées. La prochaine qui me sortait une réflexion condescendante allait se prendre son sac Céline dans la tronche. (Bien entendu, jamais je ne ferais une chose pareille. Je l'assommerais avec mon sac Primark à deux balles et je lui piquerais son joli sac Céline bleu canard.)

Après ça, étonnez-vous que je picole alors que je dois me taper ce Gang, bordel à culs ! Moi, ce qui m'étonne, c'est que je ne picole pas davantage.

Ce soir, j'aurais dû me sentir mieux, sauf qu'après l'intermède « Gang » suivi d'une heure de « blagues » ramenées de l'école par Peter (« Quelles sont les lettres qui sont toujours aux cabinets ? WC et PQ ! » C'était la moins pire), j'étais un peu cassée. Du coup, quand j'ai vu dans le frigo une bouteille de sauvignon qui contenait tout juste de quoi me servir un verre, il m'a paru impoli de laisser ce pauvre vin blanc se morfondre seul dans son coin, alors qu'il pouvait rejoindre ses copains de la veille. Finalement, il en restait un grand verre.

Vendredi 18 septembre

Le vin est mon ami. Le vin est aussi l'ami d'Hannah. Elle a collé les enfants à Dan, puis elle est venue à la maison et nous avons descendu du rosé piscine en criant : « Dan est un connard ! » Simon s'était planqué, de peur de la croiser. En temps normal, il a déjà du mal avec les femmes émotives. Alors, si la meilleure amie de sa femme menace de fondre en larmes et de le prendre pour confident, c'en est trop pour lui. Sa conception d'un échange à cœur ouvert se limite à tapoter le bras de l'autre en marmonnant d'un air constipé : « Là, là... » tout en cherchant frénétiquement l'issue de secours la plus proche.

Nous avons quand même réussi à le coincer alors qu'il tentait de récupérer une bière en douce, nous pensant trop occupées à beugler des tubes de Gloria Gaynor. Avant de le laisser repartir, nous avons insisté pour qu'il reconnaisse que Dan était un trouduc de compétence. Par chance, Simon non plus n'a jamais aimé Dan. De fait, il l'a même souvent comparé à un gnome (c'est pas faux). Du coup, il n'a pas pourri l'ambiance en refusant de « prendre parti ». De toute façon, il ne peut être que du côté d'Hannah. C'est ma meilleure amie et lui, c'est mon mari, il est donc obligé de prendre le parti que je lui dis de prendre.

Évidemment, je ferais pareil pour lui si l'un de ses amis divorçait et traitait sa femme de catin sans vergogne. À moins bien sûr, que cet ami-là ne soit lui aussi un connard.

Je crains que le vin ne soit plus notre ami demain matin.

Lundi 21 septembre

Ce matin, effervescence maximum dans la cour de l'école. UN HOMME ! Certes, des hommes, cette cour en a déjà vu passer quelques-uns – on n'est plus dans les années 1950 ! – mais ceux qui y pénètrent sont en général de deux sortes. Il y a le papa-en-costume, super-occupé et super-important, qui passe en coup de vent, largue ses enfants devant le portail ou les fait sortir au pas de charge sans cesser de téléphoner très fort, afin que tout le monde sache qu'il est super-occupé, super-important et que s'il est là, c'est uniquement parce que La Nounou a eu l'indélicatesse de faire une crise d'appendicite. Sinon, il y a le papa-au-foyer, charmant, mais qui aurait bien besoin d'un bain et qui a aussi l'air un peu paumé, voire au bord des larmes. Il y a enfin des tas d'hommes normaux et tout à fait sympas qui déposent parfois leurs enfants à l'école. Toutefois, ceux-ci se fondent étrangement dans le décor, ils ne sortent pas du lot et n'entrent dans aucune des catégories mentionnées ci-dessus.

Mais aujourd'hui, il y avait un-homme-sexy dans la cour. Un tel événement s'était déjà produit, c'est vrai, sauf que le gars en question avait vingt-trois ans et que c'était le chéri français d'une des sublimes jeunes filles au pair. Nous nous étions toutes donné des coups de coude en nous murmurant « JEUNE HOMME ! » à l'oreille, puis nous l'avions maté lascivement en gloussant comme de vieilles poules. Fait étrange, il n'est jamais revenu.

Cet homme-là est sexy et il a l'âge qu'il faut. Certes, il affiche le look ébouriffé, mal rasé, blouson en cuir, mais dans le genre carrément cool – pas du tout la version triste, crise de la quarantaine. En vrai, il a tout à fait l'air du genre d'homme qui s'assied

à côté de vous dans un club de jazz enfumé et vous chuchote des propositions indécentes au creux de l'oreille. En plus, il a un très beau cul.

Moi, trente-neuf ans, épouse respectable et mère de deux enfants, j'ai honte. Je mate le cul d'un homme dans une cour de récré, entourée de jeunes enfants impressionnables, au cœur pur et à l'esprit innocent. Peut-être, mais ce mec a un sacré beau cul, bordel de bitacouilles ! De toute façon, Simon a beau nier mater le petit cul des jeunes filles au pair quand il vient chercher les enfants à l'école, je sais qu'il ment comme un arracheur de dents : on ne peut pas ne pas remarquer le petit cul des jeunes filles au pair. Entre mamans, nous passons un temps fou à nous demander si l'une de nous a jamais eu un joli petit cul comme le leur. Après mûre réflexion, la réponse est : sans doute pas. Déjà parce qu'en bonnes Britanniques, nous avons passé toute notre jeunesse à boire du cidre et à bouffer des chips, contrairement à ces saines filles du continent qui se nourrissent de salades et font du vélo.

Mais revenons-en à ce splendide cul masculin. Même la parfaite-maman de la Parfaite-Lucy Atkinson en avait des vapeurs (si elle continue à s'exciter comme ça dans son pantalon de yoga, elle va choper une mycose vaginale). Bien sûr, le bouche-à-oreille ayant fonctionné à plein régime, elle a pu nous révéler, pantelante, que l'objet de tous nos regards répondait au prénom de Sam. (Normal. Un cul aussi remarquable, aussi viril que celui-là ne pouvait qu'avoir un prénom bref, mâle et carré : Sam. Un cul comme ça ne pouvait pas s'appeler, euh... Norman.) Sam est père célibataire, sa femme l'ayant quitté pour un autre, en lui laissant froidement leurs rejets. (LA VACHE ! Le cul que doit avoir son rival !) Sam bosse lui aussi dans l'informatique (ah oui ? Pourtant, il n'a pas le physique de l'emploi. Mais, rhooo... ça nous fait un point commun !) et il a donc deux enfants. Son fils est dans la classe de Peter et sa fille dans celle de Jane. (Deux autres points communs !)

Serais-je un être abject si j'encourageais mes enfants à faire ami-ami avec les siens, histoire que je puisse encore mieux

mater ce fessier de rêve ? Oui, clairement. N'empêche que toutes les mères qui ont des enfants dans la classe des siens sont en train de se faire le même raisonnement, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

Mes p'tits loups m'ont fourni fort peu d'infos sur les enfants de Sam : Jane est parvenue à se souvenir que la fille s'appelait Sophie et qu'elle était « très sympa ». De son côté, Peter, interrogé sur son nouveau camarade de classe, m'a regardée d'un air vide avant de s'exclamer :

— Ah, tu veux dire Elliott ? Celui qui avait les Moshi Monsters dorés ultra-rares ?

L'Elliott en question a changé d'établissement en juin dernier. Parfois, je désespère de ma progéniture.

Cependant, une chose est sûre. Si je fais davantage d'efforts de coiffure et de maquillage pour amener les enfants à l'école, c'est uniquement dans le cadre de mon nouveau programme « Ni souillon ni flemmarde ». Si entre-temps Sam et son cul ont débarqué dans la cour, ce n'est que pure coïncidence. Rien de plus.

Mercredi 23 septembre

Ce matin, Jane m'a rappelé qu'à 8 heures 30, elle partait en bus avec sa classe. Cette info a déclenché en moi une panique mesurable sur l'échelle de Richter, tandis que j'essayais de me souvenir si j'avais bien signé l'autorisation de sortie et remis à l'école la somme faramineuse qu'exige apparemment tout déplacement scolaire vers un lieu pourtant gratuit (il semble que la location d'un bus soit une affaire très coûteuse. Je devrais peut-être en acheter un et me reconvertir dans le transport en commun ? Dans la série culte de mon adolescence, *Balamory*, Edie McCredie avait l'air d'adorer son job. Elle était bien chauffeur de bus ? Ou chauffeur de taxi ? Par principe, je me refuse à aller le vérifier sur Google – cette époque est derrière moi. Je n'ai aucune envie de revoir le sempiternel sourire de

Miss Hoolie ou de me demander pourquoi Archie l'Inventeur avait une telle collection de pots de yaourt. Et crotte, j'ai googlé... Edie McCredie était bien chauffeur de bus. Voilà, maintenant je me sens sale).

À 8 heures 40, Jane m'a demandé, mine de rien, si moi aussi j'avais hâte de monter dans le bus... ARGH ! Je n'ai quand même pas coché la case « Accepte d'accompagner », si ? Si. Dans quel but, ça me dépasse. Je devais être en colère quand j'ai rempli ce formulaire. Autrement, pourquoi aurais-je accepté d'accompagner une sortie scolaire sur l'un de mes « jours de congé » – ces jours que j'appelle « Journées où je tente de nettoyer l'écurie qui me sert de maison » et que cet enfoiré de Simon a rebaptisés « Journées p'tits cafés » ? Non contente d'avoir coché la case par mégarde, j'ai également négligé de vérifier les carnets de correspondance de mes enfants. Ce qui explique que j'aie zappé le joli billet dans lequel charmante-institutrice me proposait de l'aider à surveiller sa classe de chérubins, tâche qui s'apparente au domptage d'une colonie de chats sauvages.

Dix minutes. C'est tout ce que j'ai. Dix petites minutes pour me rendre présentable, respectable et un tantinet sexy au cas où le cul de Sam serait du voyage. NON. Non. C'est mal et c'est pas bien. Je n'ai nul besoin d'être sexy, cul de Sam ou pas cul de Sam.

Finalement, j'ai décidé de parer au plus pressé : je me suis brossé les dents, j'ai attaché ma crinière de folle et je me suis maquillée à la va-vite, histoire de couvrir le plus moche. En entrant dans l'école, je me suis félicitée de ne pas avoir eu le temps de me transformer en Déesse du Sexe : la cour était poisseuse de gloss, vibrante de battements de cils, moite de pulls *un tout petit peu* trop serrés, tout le monde nourrissant les mêmes pensées impures au sujet du cul de Sam. En pure perte, d'ailleurs, car il n'y avait pas de Derrière Sacré en vue. Ce matin, ses enfants ont été déposés par son assistante maternelle (elle aussi maquillée comme un camion, soit dit en passant !).

Le voyage a été atroce. Jamais je n'aurais imaginé qu'un bus rempli d'enfants puisse dégager une telle puanteur. Mais qu'est-

ce que les parents leur donnent à bouffer, à ces gosses ? Toujours est-il que ces trente enfants serrés dans un espace clos se sont lancés dès le départ dans un marathon de pets, et ce jusqu'à notre arrivée à destination : un très grand musée abritant des tas de collections hors de prix et, apparemment, d'un certain intérêt pédagogique. Trop occupée à empêcher les enfants de voler ou de briser des objets d'art, je n'ai pas du tout profité de la visite. À ma descente du bus, j'avais les yeux pleins de larmes et les poumons en feu. À un moment, j'ai même cru qu'un des enfants s'était souillé tant l'odeur était forte.

On devrait équiper les enseignants de masques à gaz s'ils doivent passer toute la journée dans ce brouillard fétide ! Pourtant, lorsque j'ai osé une remarque sur ce dégazage massif, charmante-institut' a éclaté d'un rire joyeux : « Oh, on s'y fait très vite, vous savez ! »

Je n'en crois rien. L'an dernier, Peter est rentré de l'école, fier comme un paon, parce qu'il avait intoxiqué sa maîtresse avec un pet particulièrement putride. Mais Peter est révoltant. Sa malheureuse voisine a dû être changée de place : elle trouvait les pets de mon fils et son rire hystérique tellement hilarants qu'elle n'écoutait plus en classe. On pourrait croire qu'à force de cohabiter avec Peter et un chien à l'arrière-train nauséabond, je serais immunisée contre les mauvaises odeurs, mais il n'en est rien. Charmante-institut' est peut-être sous substances. Ça expliquerait beaucoup de choses.

Bref, cette sortie a été un véritable calvaire. Toute la classe était déchaînée : j'ai même vu Freddie Dawkins écraser ses crottes de nez sur les vitrines du musée. Par bonheur, à notre époque où tout le monde est soupçonné de pédophilie, je n'ai pas eu à amener les enfants aux toilettes, c'est déjà ça.

Le but de cette visite était de faire découvrir la civilisation égyptienne aux élèves. À mon avis, ils ont surtout découvert qu'ils pouvaient claquer tout leur argent en babioles à la boutique de souvenirs. Jane, bien décidée à acheter *la totalité* des susdites babioles, a été jusqu'à me confondre avec un distributeur automatique de billets. Résultat, elle a très mal pris que

je refuse de dépenser 35 livres pour un parapluie orné d'une ballerine. 35 livres ! Pour un parapluie ! Bordel à culs, je ne savais même pas qu'on pouvait mettre 35 livres dans un parapluie ! Quoique. Pour être tout à fait franche, j'ai tendance à acheter mes parapluies chez Gifi ; ils rendent l'âme au bout de trois utilisations, si je ne les perds pas avant. Par conséquent, j'ai bien dû dépenser 35 livres depuis le temps, voire beaucoup plus ! Du reste, c'est peut-être ce qui manque à mon existence, un parapluie « très personnel ». Pff... J'aurais dû acheter ce parapluie à Jane... Il lui aurait peut-être permis de devenir une femme affirmée et bien dans sa peau qui, à l'aube de ses quarante ans, ne se considérerait plus comme une petite fille. Et merde, j'ai encore failli à mon devoir de mère !

La sainte femme qui a accompagné cette sortie scolaire et qui, dans sa grande vertu, ne s'est même pas peinturluré la face pour séduire un homme au fessier de rêve, a bien mérité sa bouteille de vin du mercredi – même si elle bosse demain matin. Mon job est d'un ennui mortel, c'est clair, mais j'ai découvert qu'un bus coûtait fort cher et nécessitait un permis spécial. Vu le mal que j'ai eu à obtenir le mien avec une toute petite voiture (et toujours le même examinateur, de sorte qu'il prétend ne m'avoir donné le précieux sésame que parce qu'on commençait à jaser sur notre compte), les probabilités pour que j'arrive un jour à conduire un de ces gros bus à la con sont carrément nulles.

Vendredi 25 septembre

Respire. Respire. Respire. Aujourd'hui, je n'ai travaillé qu'une demi-journée. J'avais rendez-vous chez le dentiste et ça ne valait pas le coup de retourner une demi-heure au bureau avant d'aller chercher les enfants. J'ai donc pris le chien au parc en attendant la sortie de l'école. Et qui ai-je rencontré là-bas, je vous le donne en mille ? Le beau Sam et son cul ! Je courais après mon crétin de terrier autour de la mare (« Reviens, arrête

de bouffer les canards ! ») quand j'ai vu Sam qui promenait son adorable staffordshire. Mon chien, qui me ridiculisait par sa conduite déplorable, a soudain décidé de se ruer sur Sam et s'est mis à lui faire la fête tandis que je lui criais en vain d'arrêter de sauter partout. Le côté positif, c'est que ce misérable bestiau m'a donné un excellent prétexte pour aborder Sam sans avoir l'air d'une pouffe désespérée (tapageuse-propriétaire-de-terrier, c'est *carrément* plus séduisant). Nous avons parlé de nos chiens, tous deux recueillis à la SPA, puis Sam m'a dit qu'il m'avait vue à l'école. (Gloups !) D'ailleurs, a-t-il ajouté, nos enfants ne sont-ils pas dans la même classe ?

SAM M'A REMARQUÉE ! Sam ! A remarqué ! Moi ! *Moi !*

Ce n'est qu'ensuite qu'il m'a dit que Sophie aimait beaucoup Jane et qu'elle voulait l'inviter après l'école. (Petite déception : Sam n'a pas été subjugué par mon allure de bombe avec mes collants filés et ma tignasse frisottée par la pluie, sa fille m'avait juste désignée comme étant la maman de Jane.) Pourquoi pas cet après-midi, a-t-il enchaîné, est-ce que ça m'irait ? Et je n'ai qu'à amener Peter, comme ça, il pourra jouer avec Toby.

J'ai hésité une seconde. Pouvais-je décemment m'inclure dans l'invitation, histoire de faire ma fouine chez Sam ? Ça me permettrait de voir s'il est aussi beau et parfait qu'il en a l'air, et de lâcher mine de rien que je suis allée chez lui, lors de ma prochaine conversation avec le Gang des foutues-parfaites qui bruissent autour de lui comme une volée d'étourneaux mais qui, pour autant que je sache, n'ont encore jamais été invitées chez lui, *elles*, pas plus que leurs enfants. C'est alors que Sam a dit :

— Mais vous ne voulez peut-être pas laisser vos enfants aller chez un inconnu, je comprends très bien, ça fait un peu bizarre. Vous n'avez qu'à venir aussi, ça me fera plaisir.

Bingo ! J'ai donc suivi le mouvement, ayant une fois de plus réussi à ne pas passer pour l'affamée de service ! Revers de la médaille, Sam doit croire que je le prends pour un pédo-phile/trafiquant d'enfants/caïd du crime organisé. On ne peut pas tout avoir.

La maison de Sam ne ressemble pas du tout à ce à quoi je m'attendais. J'imaginai une boîte en verre ultra-branchée et remplie de gadgets, avec un mobilier contemporain, stylé mais inconfortable d'aspect – bref, une maison comme on en voit dans les émissions de déco, avec les fauteuils Mies van der Rohe dont rêve Simon, mais qu'on ne peut pas se payer (sans parler du fait que le chien leur mâchouillerait les pieds et que les enfants les casseraient en sautant dessus).

En réalité, la maison de Sam se rapproche bien plus de mon idéal de foyer : canapés profonds, meubles peints de style français et fouillis-bohème, contrairement au fouillis-bordel qui règne chez moi. Avec un léger manque de tact, j'en ai fait la remarque à Sam qui m'a très gentiment expliqué que l'absence de fouillis-bordel était due au fait qu'il venait tout juste d'emménager et que son ex Robyn avait récupéré la moitié de leurs biens au terme du divorce. Apparemment, Robyn est architecte d'intérieur, d'où les très-belles-choses.

Je crevais d'envie d'en savoir plus sur cette Robyn (en particulier sur les circonstances et les raisons qui l'ont poussée à quitter un homme tel que Sam qui, pour ajouter à sa perfection, m'a offert des Mint Clubs, le roi des biscuits), mais il a changé de sujet de façon très ferme. Nous en sommes donc venus à parler des diverses activités extrascolaires praticables dans le coin – sympas, mais qui ne valent pas les sommes astronomiques qu'on y laisse. Bref, causette sans intérêt, mais sans danger non plus et qui à aucun moment ne m'a fourni l'occasion de sortir un truc du genre : « Ça t'ennuierait beaucoup si je te léchais ? C'est juste que tu es trop sexy. »

Puis Sophie et Jane sont réapparues en hurlant parce que Toby et Peter avaient interrompu leur séance de « relooking » en leur tirant dessus au pistolet Nerf. Ça n'était peut-être pas un mal, vu la quantité de fards et de paillettes que les filles s'étaient déjà tartinée sur la figure, et ce, bien que l'opération de relooking n'en soit qu'à la moitié. Au milieu des cris et des balles, je me suis hâtée de récupérer ma stripteaseuse mineure

et mon mini-Rambo tant que Sam nous prenait encore pour une famille normale et fréquentable.

ET POUR COURONNER LE TOUT, c'est vendredi-plus-rien-à-foutre (ou « vendredi PRAF ») ! Hourra, hourra ! Pour le coup, je peux renoncer à mon combat inégal contre le scorbut et servir des pizzas surgelées aux enfants, en lieu et place des brocolis. Je peux aussi renoncer à faire semblant de limiter leur temps passé devant les écrans et les brancher directement sur les baby-sitters high-tech pendant que j'espionne d'anciennes amies sur Facebook en sifflant une bouteille quelconque. Simon, lui, s'endort une fois de plus devant cette connerie d'*Occasions à saisir*. Mais si jamais je tente de lui reprendre la télécommande en douce, il s'écrie : « Non, ça m'intéresse ! » alors qu'une seconde plus tôt, il ronflait avec un bruit de phacochère en train de se noyer dans une cuve de porridge. Non que récupérer la télécommande m'avance à grand-chose, vu que Simon est un grand-allumé-du-gadget qui a transformé notre télé en casse-tête inutilisable entre tous ses boîtiers, « stream box » et décodeurs (chacun nécessitant un canal et une télécommande différente). Comme je ne me souviens jamais quelle télécommande correspond à quel appareil, je finis toujours par appuyer désespérément sur toutes les touches jusqu'à ce qu'un des enfants me prenne en pitié et l'allume à ma place.

Le chien me fixe d'un regard terriblement désapprobateur, ce soir. Je crains qu'il n'ait deviné les pensées impures que je nourris à l'endroit de Sam et qu'il ne me voie désormais sous les traits d'une catin sans vergogne pour m'être servie de lui comme « décapsuleur social ».

Samedi 26 septembre

Simon a passé l'après-midi enfermé dans sa remise. De mon côté, j'ai passé l'après-midi à peindre le buffet de la salle à manger, histoire de copier l'ambiance récup-chic qui règne

chez Sam. Pendant ce temps, les enfants ont voulu réaliser une œuvre avec ce qui a été un jour de la colle pailletée. La colle pailletée ayant séché, j'ai essayé de la ressusciter avec de l'eau chaude et de la colle blanche. Résultat, la substance dont ils ont enduit la table et leur corps ressemblait plus à du sperme de licorne qu'à autre chose.

Simon s'est hérissé quand je lui ai montré le buffet dans toute sa splendeur, relooké à la peinture à la craie. Il tient ce meuble de sa grand-mère et le considère comme une pièce du patrimoine familial. Simon a cruellement déclaré que le buffet faisait « juste récup, sans aucun chic » – il est vrai que j'ai un peu forcé sur l'aspect « abîmé ».

L'étroitesse d'esprit de mon mari a balayé mes derniers scrupules : j'ai décidé d'aller boire un pot avec Hannah. Simon a marqué une certaine surprise lorsque je suis réapparue en tenue-pour-sortir, cheveux brossés, rouge à lèvres *et* mascara. À tel point qu'il m'a dit :

— Tu es bien jolie. C'est pour moi ?

Alors que je lui ai répété au moins neuf fois qu'il garderait les enfants ce soir et laverait leurs cheveux poissés de sperme de licorne. Moi, j'emène Hannah au pub, ça lui changera les idées. Ce soir, c'est Dan qui a les enfants et je ne veux pas qu'elle broie du noir dans sa maison vide. J'ai dû répliquer d'un ton un peu trop brusque, car Simon a paru tout déconfit que je ne me sois pas fait belle pour lui. Du coup, je lui ai demandé :

— C'est vrai, je suis jolie ?

Ce à quoi il a simplement répondu :

— Ouais, t'es bien.

Le compliment que toute femme rêve d'entendre. Connard.

La pauvre Hannah est retombée dans un puits de désespoir : elle a appris que Dan sautait une pétasse de vingt ans qu'il a rencontrée à la salle de sport. Lorsqu'elle lui a demandé si c'était pour cette fille qu'il l'avait quittée, Dan a assumé sans complexe. Quel enfoiré, ce mec ! De ce côté-là, au moins, je suis tranquille : Simon ne risque pas de croiser une gamine nubile dans sa remise de jardin.

Et si j'essayais de recaser Hannah avec Sam, dès qu'elle aura surmonté sa séparation ? Ce serait à la fois gentil et altruiste de ma part : je les aiderais à retrouver l'amour et ce faisant, j'expierais un peu mon scandaleux béguin pour lui. Après tout, si Sam n'était pas libre, je fantasmerais peut-être moins sur lui ? Et puis Dan en crèverait, de voir Hannah au bras d'un homme aussi séduisant. Que vaut une gamine en brassière de sport à côté de ce cul-là ?

Après avoir passé la soirée à discuter de la connarderie-de-Dan en buvant du sauvignon blanc, je me sentais plutôt bien disposée envers Simon. J'avais même prévu de lui en faire part en rentrant, mais je l'ai trouvé endormi comme une masse devant la télé, malgré les rugissements d'une course de motos. Comment peut-on dormir dans un tel boucan ? Il ronflait dans sa polaire la plus pourrie et a refusé de se réveiller, même quand je lui ai balancé un coussin dans la tête. Je l'ai donc laissé sur son canapé et je suis allée me coucher toute seule.

À quel moment Simon est-il devenu vieux ? Avant, on veillait toute la nuit, on parlait en écoutant de la musique. On ne parlait de rien en particulier – avec nos vues radicales sur l'art et la politique, on ne pouvait pas prétendre refaire le monde. En fait, je ne sais pas de quoi on parlait, mais je sais qu'on parlait. Quand je l'ai rencontré, Simon se situait à mi-chemin entre le gothique et le nouveau romantique. Il portait un grand manteau noir acheté en friperie et fumait comme un pompier (des Marlboro rouges). Carrément cool. Si ça se trouve, quand il me regarde, lui aussi se demande ce qui m'est arrivé ? Je me souviens encore de ce que je portais le soir où je l'ai rencontré : une minijupe noire très courte, des bottes DM, une sorte de marinière que j'avais volée à un ex et une veste en tweed trop grande que j'avais piquée à mon père – ce dernier me téléphonait toutes les semaines pour exiger que je la lui rende, mais je ne pouvais pas, elle empestait la clope et le hasch. Rétrospectivement, je devais avoir l'air d'une folle, néanmoins j'étais très contente de moi.

C'était à l'université d'Édimbourg. J'avais déjà croisé Simon en première année, mais je ne lui avais jamais adressé la parole. Âgé d'un an de plus que moi, il faisait partie d'une bande d'étudiants cool, genre « artiste ». De mon côté, euh... Je n'étais ni cool ni « artiste », malgré tous mes efforts pour être les deux. C'est vers la fin de ma deuxième année qu'il est venu me demander un briquet au Pear Tree Pub. Après coup, il m'a avoué que ce n'était qu'un prétexte pour engager la conversation avec moi, ce qui est sans doute la chose la plus absurdemment flatteuse qu'on m'ait jamais dite.

Et voilà où nous en sommes aujourd'hui : deux enfants, un emprunt immobilier un peu trop élevé pour être à l'aise, des jobs peu épanouissants et un buffet foutu. Car force est de le reconnaître, il n'a pas embelli depuis que la peinture a séché, contrairement à ce que j'avais espéré de toutes mes forces. En fait, Simon a raison, on dirait un truc trouvé à la décharge. Adieu mon projet de reconversion dans la déco intérieure !

Et, maintenant que j'y pense, l'autre jour, tandis que j'écoutais la radio, Steve Wright a passé *Disco 2000* dans son émission *Vieux tubes et grands standards*. *Disco 2000* ! Ce n'est pas un « vieux tube », c'est le titre le plus génial de tous les temps ! D'ailleurs, ça fait à peine un an qu'il est sorti, non ? Alors comment *Disco 2000* pourrait-il être un « vieux tube », bordel ? VDM. Ma jeunesse est morte.